

## Fidèles de l'Agneau, esclaves du monstre : identités rivales dans l'Apocalypse de Jean

Deuxième et dernière partie

Dans un précédent article, nous avons entrepris de tracer un itinéraire thématique qui traverse tout le texte de l'Apocalypse, à savoir l'histoire de deux camps opposés rassemblant d'un côté les fidèles de l'Agneau, et de l'autre les dupes du monstre qui en est la caricature. Cependant, dans la mesure où l'Apocalypse dépeint un monde non pas noir et blanc mais plutôt gris, cette division n'est jamais absolue. La mise en scène du peuple de l'alliance et parallèlement de son concurrent parodique en ligue avec le dragon, n'est pas qu'un contraste de plus dans une série qui ferait tout le décor du livre. Il s'agit plutôt d'une double stratégie visant à aider le lecteur qui s'identifie à l'Agneau à repérer et à fuir la tentation de devenir transfuge, comme à indiquer une porte de secours aux rescapés que l'Apocalypse parviendrait à libérer du projet satanique rival : aux fidèles de ne jamais prendre le virage de l'apostasie et aux apostats, en revanche, de rebrousser chemin !

1. **Allégeance : a) ch. 17.12-15** Cette double logique se laisse bien illustrer par le cas des rois. Les rois de la terre sont dressés contre Dieu et son Messie dans un camp ennemi (16.14 ; 17.2 ; 18.3), dans la droite ligne du Ps 2.2. De même, dix rois reçoivent une royauté durant l'ascension d'un monstre auquel ils donnent, d'un même accord, leur pouvoir (17.12,13) ; mais une fois vaincus par celui qui est Roi des rois (17.14) ces dix rois deviennent, dans un renversement de la situation,<sup>1</sup> les destructeurs de la grande ville dont la royauté les avaient

<sup>1</sup> Cf. J.-P. PRÉVOST, *L'Apocalypse*, Paris/Outrement, Bayard-Centurion/Novalis, 1995, p. 136.

pourtant assujettis (17.18). Dans leur révolte contre le Seigneur des seigneurs et Roi des rois, tous ces roitelets à la royauté de courte durée (« d'une heure », 17.12) connaîtront un jour une fin de sursis « lorsque seront accomplies les paroles de Dieu » (17.17) car de toute manière, ils sont tous placés sous la souveraineté du Christ (1.5). Il est donc frappant de voir commencer à s'opérer en 18.9,10 une prise de distance des « rois de la terre » par rapport à la grande ville jusque-là chérie : c'est le début d'un déplacement qui, au-delà de la faillite de leur alliance infernale (19.19), amènera ces mêmes « rois de la terre » à apporter leur tribut dans sa rivale, la Nouvelle Jérusalem (21.24).<sup>2</sup>

Que les fidèles de l'Agneau s'affrontent aux sujets de la grande ville, en 17.14,15, appelle aussi à une lecture des plus attentives. Les participants à la lutte et à la victoire de l'Agneau sont désignés « appelés et choisis et fidèles » (17.14), la marque extérieure de leur foi correspondant à la réalité profonde de leur vocation et élection : il faut donc les considérer comme les mêmes qu'en 14.1.<sup>3</sup> Par un commentaire de l'ange interprète, le texte de 17.15 leur juxtapose ceux qui sont décrits comme « peuples et foules... et nations et langues ». Cette ultime utilisation d'une expression variable mais toujours au quadruple qui désigne l'universalité humaine, sert dans le cas présent à expliciter ce que veulent dire « les eaux » (cf. 17.1). Deux particularités, par rapport aux emplois précédents, sont le positionnement de « peuples » en tête de liste et, cette fois-ci seulement, l'inclusion de « foules » ; profitons de la dernière apparition de cette expression pour reprendre l'ensemble des textes où il apparaît (voir le précédent article) afin d'évaluer sa contribution au jeu des identités rivales.

b) ch. 5.9/7.9/10.11/11.9/13.7/14.6/17.15 L'expression « de toute tribu etc. », toujours synonyme d'universalité, se modifie légèrement d'un emploi à l'autre, et force est de constater que ce n'est pas pour la forme. Avec deux déplacements du sens, elle présente en tout trois nuances.<sup>4</sup> La première est positive et désigne l'ensemble des rachetés sous leur aspect terrestre (5.9) ou céleste (7.9). La deuxième acception est neutre, décrivant également ceux à qui est destinée

<sup>2</sup> Pour R. BAUCKHAM aussi, *The Climax of Prophecy*, Edinburgh, T&T Clark, 1993, p. 242, *hoi basileis tês gês* (« les rois de la terre ») est une expression ambiguë et ambivalente.

<sup>3</sup> Avec P. PRIGENT, *L'Apocalypse de St. Jean*, Genève, Labor et Fides, 2000, éd. révisée et augmentée, p. 263 ; pour cet auteur, appelés, élus et fidèles qui appartiennent tous à l'Agneau et portent son nom (14.1), participent tous à la victoire sur les armées de la bête.

<sup>4</sup> R. H. MOUNCE, *The Book of Revelation*, Grand Rapids, Eerdmans, 1998, p. 230, reconnaît trois nuances mais son analyse est moins précise : en 17.15 l'expression soulignerait l'universalité ; ailleurs il s'agirait de l'Église (5.9 ; 7.9), ou du monde païen (10.11 ; 11.9 ; 13.7 ; 14.6).

l'annonce publique de la prophétie (10.11) ou de l'Évangile (14.6). La troisième nuance, enfin, est négative, tout en restant ambiguë : tous rejettent le message des témoins (11.9), tous sont asservis par le monstre (13.7), tous se trouvent dominés par la femme/ville (17.15) – et pourtant, pour les nations égarées par Babylone (18.23), la destruction prochaine de celle-ci sera une libération préparatrice de leur guérison (22.2). Résumons : notre expression est une formule flexible qui, au rythme du dévoilement progressif de l'Apocalypse, subit une évolution très subtile pour aboutir, en 17.15, à une grande ambivalence : si sa force est clairement parodique – les multitudes réunies (17.15) singent ouvertement les nombreux citoyens du royaume (5.9 ; 7.9)<sup>5</sup> – toujours est-il que pour ces mêmes nations asservies, la victoire de l'Agneau et des siens reste riche de potentiel, tellement l'Évangile est libérateur !

La possibilité de changer de camp par la moyen de la repentance, avant qu'il ne soit trop tard, est renforcée par un avertissement émanant du ciel, adressé au peuple et l'appelant à sortir à temps de Babylone (18.4) ; la motivation est précisée : « afin de ne pas participer à ses péchés ». Comme le Nouveau Testament en général, l'Apocalypse dépeint une séparation de principe ayant lieu *dans le monde* – et non pas, en dehors de celui-ci – où ceux qui appartiennent à Dieu sont toujours appelés à vivre côte à côte avec ceux qui lui tournent le dos. L'interdiction de faire route commune avec les impies, de partager avec eux une sorte d'anti-communion parodiant la communion des saints, trouve un parallèle intéressant dans une exhortation éthique d'Ép 5.11 : « ne participez pas aux œuvres stériles des ténèbres ». Si la cohabitation est inévitable entre fidèles et idolâtres, ceux-là doivent éviter à tout prix de prendre part aux péchés de ceux-ci, dont Dieu se souviendra et qu'il récompensera (« payez » / « rendez au double », 18.6) ; la référence à la « colère de Dieu » en Ép 5.6 est équivalente.

c) **ch. 18.4 ; 19.1-3,16-21** L'appel à sortir, est-il aussi entendu par les anciens inconditionnels de Babylone ? Il semblerait que oui, car les rois qui se sauvent en prenant leur distances d'avec la ville-prostituée sont peut-être en train de changer de côté pour s'associer, plus tard, à la mariée.<sup>6</sup> Le refuge des marchands à bonne distance (18.15) ainsi que le bon mouillage des marins au

<sup>5</sup> De même C. BRÜTSCH, *La clarté de l'Apocalypse*, Genève, Labor et Fides, 1955, p. 286, qui renvoie à 13.3,8 et 16.14,16. Pour BAUCKHAM, *op. cit.*, p. 331s., Jean par la dernière utilisation de la locution ici, tirerait un contraste entre les nations qui servent Babylone et le peuple de Dieu qui souffre à son instigation (17.6 ; 18.20,24).

<sup>6</sup> Pour R. W. Wall p. ex. (*Revelation*, Peabody, Hendrickson, 1991, p. 215), ces rois qui tiennent leur distances ne peuvent pas être les destructeurs de 17.12-18 ; mais l'ambivalence de leur attitude, que cet auteur reconnaît par ailleurs, ne rend-elle pas toute distinction avec les rois du chapitre 17 artificielle ?

loin (18.17), relie dans une seule typologie les trois groupes d'anciens associés du commerce de la grande ville. Toutefois, les chants funèbres entonnés par les rois, marchands et marins au sujet de Babylone sont la contrepartie des louanges de Dieu chantées par les saints, apôtres et prophètes (18.20). Après quoi c'est une immense compagnie céleste qui en prolongeant le contraste (19.1a), chante un hymne de victoire très similaire à celui de la foule humaine de 7.9 : dans les cendres de Babylone, l'ambivalence des chants de lamentation est remplacée par une acclamation sans équivoque de la justice du verdict qui est tombé (19.1b-3).

L'alléluia est ensuite repris par la multitude (19.6) – peut-être la même que dans 19.1<sup>7</sup> – ce qui a pour effet de renforcer le contraste avec la foule humaine dominée par la prostituée, et avec tout autre rassemblement contre Dieu survenu jusqu'alors.<sup>8</sup> La caractérisation des partisans de l'Agneau est ici double, avec un aspect collectif (comme une mariée) et un accent individuel (comme un invité aux noces). C'est le vêtement blanc – robe de mariée ou alors, habit de noces d'un invité – qui permet de basculer de l'une à l'autre image. La participation aux noces signifie bel et bien, pour les fidèles de l'Agneau, leur arrivée à bon port après avoir surmonté toutes les épreuves : maintenant il n'y a plus lieu de distinguer entre « appelés » et « choisis » (Mt 22.14), car le parfait *kékléménoï* (19.9) indique non pas des « invités » qui pourraient toujours se désister mais, de véritables « assistants » ou « participants ».<sup>9</sup>

Il serait de la logique de l'antithèse qu'un repas nuptial d'une telle importance ait sa réplique, réunissant les non-élus. C'est exactement ce qui se produit avec la scène dégoûtante du soi-disant festin des oiseaux – « grand dîner de Dieu » (19.17) qui donne un aperçu, du point de vue divin, de ce qui attend l'atroupement pour une attaque rassemblée par le premier monstre (19.19). La bataille en elle-même est sans intérêt car de toutes façons, l'identité du gagnant est connue d'avance ; 19.16 le rappelle. C'est au résultat que s'intéresse le récit (19.20,21), en apportant des précisions d'une importance capitale pour la thématique de l'appartenance : le duo des monstres, le général et son adjoint si l'on veut, est capturé et envoyé à la perdition totale. Reste évidemment le sort du maréchal et commandant suprême, le dragon, que raconte 20.1-10.

<sup>7</sup> L'absence de l'adjectif « grand » est la seule variation.

<sup>8</sup> Pour J. ELLUL, *L'Apocalypse, Architecture en mouvement*, Paris, Desclée, 1975, p. 269, le rassemblement de 19.6 est définitif et ici même « se situe la fin de la séparation entre l'Église et le reste des peuples. » Mais à cette étape de l'intrigue les noces sont simplement annoncées, imminentes sans qu'on soit encore au point culminant – voir p. ex. 19.17,18.

<sup>9</sup> Ainsî J. SWEET, *Revelation*, London, 1979, in loc.

Qu'en est-il, ici, des rois et de leurs armées, appelés laconiquement « ceux qui restent » en 19.21 ? Étant donné qu'une ultime acception des « rois de la terre » sera de valeur positive, faisant affluer ceux-ci vers la Nouvelle Jérusalem (21.24), il y a lieu de s'arrêter sur leur mort sans effusion de sang ici.<sup>10</sup> Le lac de feu ne les concerne pas, en revanche ils sont tués par l'épée du cavalier qui concorde avec son nom (cf. 19.13,15). Cette épée est une caractéristique fondamentale du Ressuscité, autrefois mort mais maintenant vivant pour toujours (1.16), celui qui combat par sa parole, c'est-à-dire, prononce son jugement au sein des Églises (2.12,16) et dans le cas présent, au cœur des nations (19.15).

Comment faut-il comprendre une mort causée par cette Parole de Dieu (19.15-21) ? S'agit-il d'une sentence de mort sur les rois, aboutissant à leur anéantissement comme pour les impies de la terre frappés par le « bâton » du Messie (És 11.4) ? Ou faut-il y voir un effet positif, comme l'action à l'endroit des nations de l'épée tranchante du Serviteur, qui répand le salut jusqu'aux extrémités de la terre (És 49.2,6), ou comme le sceptre de fer qui parvient à amener les rois à craindre le Seigneur (Ps 2.8-11) ? En tout cas il y a une mort au-delà de la mort – la « seconde mort » (20.6) – qui tue au sens propre et qui constitue un jugement sans appel ayant pour aboutissement la séparation définitive d'avec Dieu dans le lac de feu (20.15). Et même si l'exécution de 19.21 fait périr tous les rois impies (cf. 17.2,18 ; És 60.12), comme le feu de 20.9 dévorera toutes les nations hostiles, en contrepartie positive (cf. És 60.10,11) il restera sur la terre nouvelle des nations illuminées et des « rois de la terre » pour apporter leur tribut dans la Nouvelle Jérusalem (21.24,26).

**d) ch. 20.1-10** Dans ce nouveau tableau, où nous sommes à nouveau en deçà des noces anticipées, il n'est pas surprenant de voir deux destinées continuer à s'opposer. Par une double représentation du jugement, Jean voit d'abord des trônes présider à une scène de résurrection et de récompense pour les martyrs (20.4ss), puis une scène de convocation générale devant le grand trône blanc où se déroulera le jugement dernier (20.4ss ; 20.11ss). Il s'agit en premier lieu de ceux pour qui Dieu opère un retournement,<sup>11</sup> qui sont rétablis après leurs souffrances – non pas, à nos yeux, des martyrs exclusivement mais des

<sup>10</sup> Ces rois et leurs armées ne sont donc pas de simples figurants dans une scène qui doit raconter la défaite et la condamnation des monstres, contre p. ex. G. B. CAIRD, *The Revelation of St. John the Divine*, London, A&C Black, 1966, in loc., qui veut insister sur le fait que *seuls* la bête et le faux prophète sont voués au lac de feu par le récit.

<sup>11</sup> Cf. BRÜTSCH, *op. cit.*, p. 326 : « les martyrs et autres confesseurs, ayant été l'objet d'un flagrant déni de justice, seront réhabilités... ceux qui ont été vilipendés exerceront désormais le règne mondial. »

chrétiens tout court, étant donné que tous sont serviteurs du témoignage de Jésus et de la Parole de Dieu (20.4).

Même à ce stade de l'intrigue le récit ne se contente pas d'une désignation positive des fidèles de Jésus : ceux-ci sont également décrits comme *n'ayant pas* deux traits qui identifient les victimes du faux prophète, à savoir adoration idolâtre et marquage ; 20.4 reprend cette caractérisation à 19.20, inversant par symétrie les deux éléments. Ensuite, deux verbes à aoriste narrent la récompense qui leur est faite – « ils vécurent et régnèrent » : il s'agit d'un règne millénaire avec le Christ. La promesse de ce règne fait l'objet d'une accentuation dans le texte ; déclarée en 20.4, « ils régnèrent mille ans avec le Christ », elle est répétée telle quelle et renforcée en 20.6. C'est souligner la protection eschatologique dont jouissent les ressuscités alors même que Satan se déchaîne une dernière fois et tente le pire. Le millénium est par conséquent une assurance de salut parachevé et inébranlable et de ce fait, doit se comprendre en parallèle avec d'autres images équivalentes employées en amont<sup>12</sup> comme en aval.<sup>13</sup>

Par voie de contraste et par un habile chiasme,<sup>14</sup> « les autres » apparaissent brièvement par la suite (20.5 ; cf. 19.21) : ceux-ci « ne ressusciteront pas » et c'est le règne millénaire auquel ces derniers ne pourront participer qui fournit la raison de ce report de résurrection. La seconde mort, qui s'avérera synonyme de l'étang de feu (20.14), ne touchera pas les vainqueurs, comme le lecteur le sait depuis l'oracle à Smyrne (2.11). En focalisant les ressuscités en Christ, le texte met l'accent sur le bonheur de ceux qui « ont part » à la première résurrection (20.6). Voici le premier de trois emplois contrastés de *méros* (« part ») dans ces scènes finales de l'Apocalypse. Il y va d'une astuce littéraire par laquelle est maintenue, jusqu'à la fin, la confrontation de deux destinées : ainsi s'intercale entre deux participations positives – d'abord, aux bénéfiques de la première résurrection (20.6, « celui qui a part à ») puis, dans l'épilogue, aux bénédictions de l'arbre de vie (22.19, « sa part ») – une implication négative, signifiant l'inclusion dans l'étang de feu (21.8, « leur part sera »).

Lorsque les mille ans du règne avec le Christ auront pris fin, une ultime sortie de Satan rassemblera pour la guerre les nations (20.7-10), comme précé-

<sup>12</sup> E. SCHÜSSLER-FIORENZA, *Revelation : Vision of a Just World*, Edinburgh, T&T Clark, 1993, p. 107s., lit dans le règne millénaire promis, le même message réconfortant de protection et de salut véhiculé par l'action de sceller les 144 000 (7.1-8) comme celle de mesurer le temple des vrais adorateurs (11.1,2) : nous lui donnons raison.

<sup>13</sup> Dont, à la fin de ce texte, le « camp des saints » (20.9) où ceux-ci resteront sains et saufs.

<sup>14</sup> Cf. MOUNCE, *op. cit.*, p. 370 (suivant A. FARRER, *The Revelation of St. John the Divine*, Oxford, 1964, in loc.).

demment les rois et leurs armées (19.19). Une toute dernière évocation des singeries de l'anti-peuple dressé contre Dieu, nous amène au point culminant d'un jeu d'identités rivales opposant les esclaves du dragon et des monstres aux fidèles de l'Agneau dont ils suivent de si près les traces. Dans une collectivité appelée Gog et Magog, le lecteur peut reconnaître sans difficulté aucune une horde ameutée par Satan et un ennemi emblématique de Dieu et de son peuple (Éz 38-39) ; son très grand nombre « comme le sable de la mer » (20.8), ainsi que l'attaque contre le camp des rachetés et contre leur ville (20.9), lui donnent une valeur hautement parodique.

e) **retour sur ch. 20.8,9** Tout au long de cette étude, nous avons repéré dans le projet satanique rival, une prétention caractéristique à l'universalité. Ici, la relecture d'Ézéchiel apporte une touche de plus, car Éz 39.11-16 soulignait déjà le fait que Gog était une multitude. À cette étape de l'intrigue, on constate une intensification de la lutte pour la seigneurie universelle : à la caricature de la multitude des rachetés des scènes précédentes, se rajoute cette fois-ci une singerie des débuts du projet divin dans l'histoire du salut. En effet, à l'occasion du changement apporté à son nom, Abraham<sup>15</sup> avait reçu de Dieu la promesse d'une multitude de peuples pour descendance et d'une postérité multipliée à l'extrême (Gn 17.4-6) qui, le même texte le précise, comporterait à la fois des nations mais aussi des rois ;<sup>16</sup> la narration de l'Apocalypse paraît s'en inspirer pour créer son scénario en deux volets comportant deux rassemblements parallèles à la guerre (19.19 ; 20.8).

Qui plus est, le renouvellement des promesses à l'occasion de l'épreuve de Morija disait expressément que la descendance d'Abraham serait aussi nombreuse que les étoiles du ciel et que « le sable de la mer » (Gn 22.17).<sup>17</sup> Or, au cours du récit des hauts et des bas dans l'histoire d'Israël, cette image traduisait fréquemment un même effet de grande foule dans les divers attroupements ennemis rangés contre lui : on pensera à la description des armées de la coalition des rois, avec chevaux et chars, faisant front commun face à Josué (Jos 11.4), comme au portrait des Madianites aux chameaux indénombrables s'opposant à Gédéon, ou encore aux fantassins philistins rangés contre Saül (1 S 13.5).<sup>18</sup>

<sup>15</sup>. BRÜTSCH, *op. cit.*, p. 337, note la référence à Abraham et voit dans la retenue de Satan, l'humanité rebelle toujours nombreuse, capable de tout.

<sup>16</sup>. És 60.3 où l'on trouve *nations et rois* également, est sans doute déjà présent à l'esprit de l'auteur ici ; ce texte jouera un rôle important dans le dénouement de l'intrigue concernant le peuple que Dieu rassemble.

<sup>17</sup>. PRÉVOST, *op. cit.*, p. 159s., baptise « chiffre idéal » cette expression.

<sup>18</sup>. C'est SWEET, *op. cit.*, in loc., qui a rassemblé ces diverses références aux hordes nombreuses comme le sable ; mais nous ne pouvons, comme lui, voir un contraste entre ce sable (20.8) et le roc de Sion (14.1).

Tous ces textes éclairent celui d'Ap 20.8,9 : dans cette coalition rassemblée des quatre coins de la terre et se répandant sur toute sa surface, il faut bien voir une anti-alliance par excellence, regroupée autour d'un étendard opposé à celui que Dieu dresse sur Israël (És 11.12) face à ses ennemis (És 11.14-16).

Le parallélisme antithétique continue en 20.9 car l'investiture du camp des saints (cf. Dt 23.15) et le siège de la ville bien-aimée<sup>19</sup> sont, ici, comme la corruption de ce que Gn 22.17 annonce, à savoir que la descendance d'Abraham prendrait les cités de ses ennemis. Le feu qui descend dévorer les attaquants, vient du feu qui frappe Magog en Éz 39.6 (cf. 2 R 1.10,14) et constitue la défaite absolue de l'humanité rebelle. En même temps, l'image contiguë du feu de l'étang qui accueille le diable, meneur du jeu (20.10), suggère une influence de la tradition évangélique, où Jésus parle du « feu éternel préparé pour le diable et pour ses anges » (Mt 25.41).

**2. Résolution : ch. 20.11-22.15** Cette section relate la fin du double parcours des hommes opposés à Dieu et à son peuple, ainsi que du peuple des rachetés dont ils sont la contrepartie. Pour différencier les deux sorts le récit reprend le livre de vie (20.12) introduit dans le message à Sardes (3.5). Celui-ci peut évoquer la destinée de ses inscrits (3.5 ; 21.27), mais comme nous l'avons déjà remarqué dans deux passages hautement parodiques (13.8 ; 17.8) il peut servir à parler des *non-inscrits*. Telle est encore la nuance dans le présent contexte (20.15), où le livre de vie (au v. 12) a son double en d'autres livres, registres<sup>20</sup> de part et d'autre, contenant les actes de leurs inscrits respectifs. Cette combinaison « livres » / « livre » a pour effet de distinguer entre *plusieurs* livres des morts, qui disent tout sur tous, et le *seul* registre de vie dont les inscrits ont accès à la vie éternelle (cf. 21.27). Quant aux non-inscrits, exclus et condamnés, la seconde mort des morts<sup>21</sup> plusieurs fois anticipée, clôt leur histoire et permet de porter désormais toute l'attention sur la félicité des éternellement vivants.

Dans l'étang ardent se taisent à tout jamais les vaines prétentions à l'universalité du dragon et des monstres, des revendications fondées sur leur asservissement des peuples. Echec total, ce montage laisse toute la place au projet

---

<sup>19</sup>. Désignation qu'on trouve par ailleurs dans Sir. 24.11 ; Sion est chérie de Dieu au Ps 87.2, tandis que le peuple comme bien-aimée est une image de Jérémie (Jr 11.15 ; 12.7).

<sup>20</sup>. Pour les textes apocalyptiques où apparaît un registre des actions humaines ainsi que les écrits juifs (canoniques et autres) où il s'agit d'un livre des élus, voir PRIGENT, *op. cit.*, p. 446.

<sup>21</sup>. Notons avec H. KRAFT, *Die Offenbarung des Johannes*, Tübingen, Mohr, 1974, in loc., l'accentuation de la chose par les quatre emplois de « morts » en 20.12,13.

universel de Dieu envers l'humanité qui se réalisera sans plus connaître de rival. Les « peuples » des hommes ne connaissent plus que la proximité de Dieu (21.3), ce qui signifie qu'ils sont devenus son peuple, conformément à son plan de salut : la foule innombrable aperçue en 7.9 a définitivement remplacé la cohue parodique qui suivait le monstre, maintenant portée disparue dans le renouvellement de toutes choses (21.4).

Par la séparation ou division finale, la promesse faite à Thyatire au début de l'intrigue de l'appartenance, trouve son accomplissement : « je vous donnerai à chacun selon vos œuvres » (2.23) : c'est enfin la réponse à l'attente des fidèles témoins, victimes de l'injustice (6.10). Par ailleurs, toutes les promesses au vainqueur entendues dans les messages aux Églises se trouvent maintenant réalisées, dans la réapparition du victorieux pour prendre possession de son héritage (21.7). Et plus loin, dans la section qui fait pendant à 21.1-8 (21.9-27), on trouvera pour récompense parallèle la gloire des nations ayant droit de cité dans la Nouvelle Jérusalem (21.24-26). Ainsi ces deux cas – fidèles et nations – se correspondent-ils, de sorte que la désignation de chacun dans le texte attire l'évocation d'un sort contraire : au fidèle vainqueur s'accroche une catégorisation des non-vainqueurs en huit éléments, culminant dans la stigmatisation « menteurs » (21.8) ; et la bénédiction des nations se trouve contrastée par le nonaccès des exclus qualifiés sommairement, en 21.27, d'idolâtres<sup>22</sup> et de menteurs.<sup>23</sup>

Malgré un dénouement qui salue sans équivoque la victoire totale du projet divin, comme la dissolution de tout rassemblement rebelle, il est maintenu jusqu'au bout, sous forme d'avertissement, l'éventualité de se faire exclure de la communauté des rachetés. Dans son but pastoral d'encourager inlassablement ses auditeurs à suivre fidèlement l'Agneau dans le temps présent, le voyant ne faiblit donc pas ; en 22.15 il y aura même une ultime mise en garde, car dans le domaine de la foi l'espérance universelle ne doit nullement exclure la vigilance et l'exigence.<sup>24</sup> Au final, fidèles et impies ne se distinguent que par leurs réponses respectives, et diamétralement opposées, à l'Évangile.

<sup>22</sup> On peut comparer surtout 2.14,20,21, anticipations toutes sous-entendues ici.

<sup>23</sup> Pour E. COTHENET, *Le message de l'Apocalypse*, Paris, Plon, 1995, p. 166-68, le 'mensonge' de 21.8 et 21.27 pourrait être l'évaluation erronée du monstre comme 'incomparable' (13.4).

<sup>24</sup> PRIGENT, *op. cit.*, p. 489, montre comment 22.16ss (la deuxième conclusion) reprend le même mouvement binaire que 22.6ss pour la cène, avec invitation et aussi menaces, dans le but d'obliger les lecteurs à choisir, à « s'engager dans la fidélité risquée des témoins. » Pour G. R. BEASLEY-MURRAY, *The Book of Revelation*, London, Marshall, Morgan and Scott, 1974, p. 338, Jean invite ses lecteurs à réfléchir sur leurs route et destination. J. ROLOFF, *Die Offenbarung des Johannes*, Zürich, Theologischer Verlag, 1987, p. 251, rajouterait que l'avertissement tire sa force de la non-repentance de ceux que les divers jugements ont frappés, sans pour autant parvenir à les convertir.

L'incorporation à la ville parfaite des nations et rois (21.24) aux connotations jusque-là négatives, concrétise un retournement – le salut des nations – prévu par le cantique des rachetés (15.4). Cela correspond aux attentes prophétiques de la conversion des nations conduisant au pèlerinage eschatologique à Jérusalem et à une pleine participation au culte de YHWH.<sup>25</sup> Le nouveau titre de séjour des nations et rois, comme le tribut que ces derniers apportent (cf. Ps 68.30), font aboutir le processus, étudié plus haut, par lequel ces dupes du diable et de Babylone subissent comme une « purification et transvaluation »<sup>26</sup> leur permettant, en fin d'intrigue, de changer de camp. Les portes qui ne se ferment pas (21.25), traduisent ce libre accès des nations devenus peuples de Dieu (21.3) et avec leur guérison (22.2), le nombre des serviteurs de Dieu réunis pour l'adorer est enfin au grand complet. Une ultime évocation du port frontal du nom de Dieu et de l'agneau est tout à fait de mise (22.4), en signe d'appartenance mais maintenant, de ressemblance également<sup>27</sup> : enfin les adorateurs au grand complet voient Dieu face à face, ce qui reproduit une béatitude de Jésus (Mt 5.8).<sup>28</sup>

La conversion des nations qui, en transférant leur allégeance à Dieu, rejoignent son peuple est une figure de l'espérance chrétienne et dans l'Apocalypse, constitue la magnifique revanche de Dieu sur la séduction de l'humanité opérée par le dragon et ses acolytes. Et ce retournement spectaculaire, inespéré, constitue le fruit du témoignage coûteux rendu par les fidèles en suivant le sillon tracé par le Témoin fidèle. Avec un tel aboutissement, « l'Apocalypse voit pour le moins aussi grand que la Genèse »<sup>29</sup> et cautionne une perspective selon laquelle l'annonce universelle de la bonne nouvelle (14.6) amènera à la foi et à la repentance une partie très importante de la foule humaine déchue et séparée de son Dieu.

Gordon CAMPBELL

---

<sup>25</sup> Parmi de très nombreux exemples canoniques (sans parler d'autres textes juifs contemporains), voir : Ps 86.9 ; 138.4-6 ; És 45.20-24 ; 49.22-26 ; 56.6-8 ; 66.18-21 ; Jr 3.17,18 ; Mi 4.1-4 ; So 3.9,10 ; Ag 2.7-9 ; Za 2.11,12 ; 8.23 ; 14.16-19 ; Dn 7.14. Historiquement parlant c'est 1 R 10.23-25, où la terre et ses rois recherchent Salomon à Jérusalem, qui en offre la maquette. Dans cette partie de la finale de l'Apocalypse, on entend peut-être surtout les accents d'Ésaïe 60.1-22, notamment des versets 3,5,10,11. Pour 21.24-26 cf. D. E. AUNE, *Revelation*, coll. « Word Biblical Commentary » 52C, Nashville, Nelson, 1998, vol. 3, p. 1170-73.

<sup>26</sup> Cette belle expression est de BRÜTSCH, *op. cit.*, p. 374.

<sup>27</sup> M. KIDDLE, *The Revelation of St. John*, London, Hodder and Stoughton, 1940, p. 444, parle d'un gage d'immortalité et d'un signe de communion.

<sup>28</sup> S'appuyant sur Philon et Josèphe, selon qui le grand-prêtre portait le nom de YHWH au front, SWEET, *op. cit.*, in loc., discerne dans ces marqués-au-front des prêtres consacrés.

<sup>29</sup> BRÜTSCH, *op. cit.*, p. 358, pensant à Gn 12.3 ; 13.16 ; 15.5 ; 17.4-6 ; 22.18.